

## LE DEUXIÈME COMMANDEMENT

### (EXODE 20.4-6) (2)

Sylvain Romerowski

Si le premier commandement nous indique quel Dieu nous devons adorer, le deuxième porte sur la manière dont nous lui rendons un culte. Nous avons vu la dernière fois qu'il arrive que l'on traite Dieu comme une idole, qu'on lui rende un culte qui le dépersonnalise, ce genre de culte que les païens rendent à leurs idoles, à des statues muettes, impersonnelles, sans vie, et donc un culte formaliste, fait de rites et de formules creuses, sans véritable relation personnelle avec Dieu..

Il arrive qu'on traite Dieu comme une idole, comme s'il était un objet que nous pourrions manipuler, un dieu à notre disposition dont le métier serait de bénir et de répondre à nos désirs. Le Seigneur devient alors un dieu que l'on achète par ses actes religieux, dont on achète les faveurs ou les exaucements de prière par ses actes de piété. On entre de la sorte dans une religion de donnant donnant, comme si Dieu avait besoin de nos rituels et comme s'il nous devait quelque chose en retour de nos actes de piété.

Lorsqu'on traite ainsi Dieu comme une idole, lorsqu'on lui rend un culte à la manière dont les païens rendent un culte à leurs idoles, ce n'est pas seulement le Seigneur que l'on dépersonnalise, que l'on manipule, que l'on traite comme un objet. C'est aussi souvent le prochain que l'on dépersonnalise, dont on se sert comme d'un objet, le prochain que l'on exploite. Car comme on traite Dieu, on traite l'être humain qui est l'image de Dieu. Aussi le deuxième commandement a-t-il des enseignements à nous apporter sur nos rapports avec nos prochains.

D'ailleurs, s'il nous interdit de nous fabriquer des représentations de Dieu, c'est parce que Dieu lui-même a déjà créé sa seule véritable représentation, l'être humain qui est son image. Le mot hébreu utilisé dans la Genèse et que nous rendons par image servait aussi à désigner les idoles, les représentations de divinités du paganisme. L'être humain est la représentation de Dieu véritable. Se faire une autre représentation de Dieu, c'est remplacer l'être humain par un morceau de bois, de pierre ou de métal ; c'est ainsi porter atteinte à la dignité humaine.

C'est d'abord la dignité de l'adorateur qui est atteinte. L'adorateur s'avilit à se prosterner sans réfléchir devant sa statue de bois, de pierre ou de métal, il s'avilit à réciter sans réfléchir des formules vides de sens, ou à répéter toujours les mêmes mots sans penser à leur signification. Il devient finalement esclave d'une religiosité contraignante et inutile. Il n'agit plus comme une personne, comme un être de relation. Il devient un automate aux mécanismes religieux bien réglés.

Outre la dignité de l'adorateur, c'est aussi la dignité du prochain qui est atteinte. L'idolâtrie va de pair avec le mépris du prochain. L'idolâtrie est foncièrement égocentrique : nous avons souligné la dernière fois que le païen considère son dieu comme sa possession, il considère que le pouvoir de son dieu doit être à sa disposition, que ses gestes religieux visent à lui procurer les faveurs de son dieu. Le dieu est ainsi enrôlé à son service ; et de même le prochain est vu comme quelqu'un qui doit être à son service. Donc l'idolâtrie va de pair avec l'utilisation du prochain pour ses propres intérêts, l'asservissement du prochain.

En outre, le païen façonne son idole à sa propre image : les rôles s'inversent. Il projette alors sur son idole ses passions. Il imagine son idole animée des mêmes passions que lui et l'idole devient sa complice. Elle devient moyen, puissance entre ses mains pour parvenir à ses fins, contre son prochain souvent. Ainsi, les guerres d'autrefois étaient menées au nom des dieux et les crimes les plus abominables étaient commis au nom des dieux.

Un texte du livre de Joël l'illustre bien : 4.2-6. Des peuples voisins avaient commis des exactions contre le peuple d'Israël et l'avaient opprimé. Le butin issu du pillage d'Israël, ces peuples ennemis l'ont déposé dans les temples de leurs dieux pour les remercier. Dans leur esprit, ces peuples ont servi leurs idoles en s'en prenant à Israël. Le mal qu'ils ont commis, ils l'ont commis au nom de leurs dieux, avec leur bénédiction. Puisque ces dieux leur ont donné le succès, ils les récompensent maintenant en leur offrant une partie du butin. De la sorte, ces païens se forgent des dieux à leur image et ils les enrôlent comme complices de leurs méfaits. Ils achètent leur aide par de l'argent et de l'or – qu'ils ont volés. En servant leurs dieux, c'est eux-mêmes que les païens servent. Et cela leur donne bonne conscience. Plus près de nous, rappelons que les soldats nazis portaient sur leur ceinturon l'inscription « Gott mit uns ».

En Israël aussi, les déviations culturelles ont généralement été accompagnées de l'exploitation, de l'oppression du prochain. Le prophète Amos a dénoncé les deux types de faute en même temps : 2.6-7. La traduction du verset 8a est difficile mais l'idée semble être que le vêtement pris en gage, au lieu d'être restitué à son propriétaire le soir venu, comme la Loi le prescrivait, était utilisé près des autels, dans le culte. Ainsi, on rendait un culte avec le bien d'autrui. Au verset 8b, il s'agit d'amendes infligées injustement, sans doute à des démunis. Là aussi, la religion servait d'alibi, de justification à des injustices commises envers le prochain.

En Amos 4 à nouveau, le prophète dénonce le culte perverti en même temps que les injustices sociales. Au verset 1, les dames de la capitale, de la société dirigeantes sont traitées de vaches, parce qu'elles s'engraissent sur le dos du petit peuple en poussant leurs maris à opprimer et à exploiter le petit peuple. Ce faisant, elles perdent leur dignité humaine vivant comme des bêtes pour leur ventre, se réduisant à des consommatrices. Puis aux versets 4-5, Amos dénonce un culte formaliste, pour lequel c'est la quantité de rites qui compte. Ce culte dépersonnalisant fait ainsi partie de tout un style de vie dépersonnalisant : l'homme vit pour les choses et traite ses semblables comme des objets, des moyens d'obtenir ce qu'il convoite. L'homme et ici la femme fait la bête, la vache.

En interdisant la fabrication de représentations de Dieu, le deuxième commandement nous invite à respecter le prochain qui est la véritable image de Dieu. Nous ne devons pas adorer Dieu comme une idole, nous ne devons pas nous servir de Dieu pour asservir le prochain. Au contraire, plutôt que de nous prosterner devant une idole, Dieu nous appelle à servir notre prochain.

Amos, le souligne. Au chapitre 5, il oppose la forme païenne du culte que les Israélites rendaient au Seigneur au culte que le Seigneur attendait : v. 4-5. Le verset 5 évoque les cultes formalistes rendus en des sanctuaires illégitimes. Au lieu de cela, il convient bien plutôt de se tourner vers le Seigneur, c'est-à-dire de cultiver une relation personnelle avec lui. Puis le prophète dénonce à nouveau les injustices sociales : v. 7, 10-12. Puis il lance l'injonction des versets 14-15. En hébreu, le verbe du début du v. 14 est le même que celui du v. 4 : littéralement cherchez moi et cherchez le bien. C'est une manière de souligner que la relation avec Dieu va de pair avec la pratique de la justice sociale. Les deux sont indissociables. Se tourner vers Dieu, cultiver une relation avec lui conduit à se comporter selon la justice envers le prochain. Au verset 14, on voit que les Israélites

s'imaginaient que Dieu étaient avec eux. Ils étaient le peuple élu. Ils accomplissaient quantité de rites, offraient quantité de sacrifices à Dieu. Donc ils croyaient que cela suffisait à mettre Dieu de leur côté. Le prophète souligne que Dieu est avec nous lorsque nous sommes avec notre prochain.

Aux versets 21-24 encore, Dieu rejette un culte formaliste, rituel et appelle au souci du prochain, à la pratique de la justice sociale.

Le NT n'est pas en reste à cet égard : Jacques 1.27.

Et Jean écrit : 1 Jn 4.20. La question ici posée est peut-être sous-tendue par l'idée que le frère ou la sœur est l'image de Dieu. Ainsi, servir Dieu, c'est servir le prochain. Dieu est servi par le service du prochain, en particulier du frère ou de la sœur en la foi, car celui-ci est l'image de Dieu.

Matthieu 25.34-40.

Aussi, lorsqu'on demande à Jésus quel est le plus grand commandement, il répond : Matthieu 22.37-38 en ajoutant aussitôt v. 39. Amour de Dieu et amour du prochain sont indissociables. Culte rendu à Dieu et service du prochain vont de pair.

Le païen associe son idole à ses méfaits contre le prochain. Il est possible de traiter Dieu comme une idole, comme mon dieu à moi qui m'élèverait au-dessus des autres et me donnerait tous les droits sur le prochain. Mais sans aller jusque-là : Combien de fois, au nom de Dieu, ai-je fermé la porte à mon prochain, ou à mon frère ou ma sœur, parce que j'étais trop pris par ce que je faisais pour le Seigneur ? Combien de fois, au nom de Dieu, me suis-je coupé de mon prochain ou l'ai-je repoussé en le condamnant, en pensant qu'il n'était pas assez bien pour moi ? Combien de fois, au nom de Dieu, me suis-je coupé de mon frère ou de ma sœur en Christ, parce qu'il ne vit pas sa foi comme moi ?

Par ailleurs, Jésus reproche aux pharisiens de raisonner de la manière suivante : si j'offre à Dieu l'argent que je pourrai utiliser pour subvenir aux besoins de mes parents âgés, alors je suis dégagé de mes obligations envers mes parents. Et ainsi, le culte rendu à Dieu devient prétexte pour négliger ses devoirs envers ses parents.

Il arrive que des chrétiens sacrifient leur famille à l'Église, en n'accordant plus de temps à leurs enfants par exemple. C'est souvent le cas lorsqu'on laisse un petit noyau porter les responsabilités, au lieu que tous les membres de l'Église prennent leur part. L'Église devrait veiller à ce que ses responsables ne négligent pas leur famille et donc à ce que l'ensemble des membres assument leur part.

Dieu est différent des idoles. On ne le sert donc pas comme une idole. Le deuxième commandement nous apprend à rendre un culte à Dieu, non pas en nous prosternant devant une représentation, mais par une relation personnelle avec Dieu qui s'accompagne aussi d'un service du prochain, et en particulier des frères et sœurs en la foi, qui sont image de Dieu. Il ne s'agit bien sûr pas de se prosterner devant le prochain, il ne s'agit pas de l'idolâtrer ni de lui donner la place de Dieu. Le prochain n'est pas Dieu. Il n'est que son image. Il s'agit donc de le servir comme ce qu'il est, ni plus ni moins, comme l'image de Dieu.

On peut maintenant aborder notre sujet par un autre biais qui permettra de dégager d'autres aspects.

Le deuxième commandement interdit la fabrication de représentations de Dieu, car Dieu a déjà créé sa représentation, son image, l'homme et la femme. Il est significatif que, comme cela ressort de la Genèse, l'homme et la femme sont l'un et l'autre image de Dieu. L'homme et la femme sont différents l'un de l'autre, irréductibles l'un à l'autre, et ils le seront toujours. Un homme ne sera jamais une femme et inversement. Non seulement physiquement, mais aussi psychologiquement et dans tout leur être, ils sont différents.

Vouloir le nier, vouloir changer de genre ne peut qu'engendrer de graves et profonds troubles.

Cette altérité, cette différence entre deux êtres qui sont chacun pour sa part image de Dieu montre d'abord que je ne suis pas Dieu, que je ne peux pas posséder Dieu, même si je suis image de Dieu. Car je ne possède pas à moi tout seul l'image de Dieu. Je suis image de Dieu, mais je ne suis pas seul à l'être. Et je ne suis pas moi tout ce que l'image de Dieu peut être. Je n'épuise pas à moi tout seul toute l'image de Dieu. Parce qu'il y a l'autre, l'autre qui est différent, parce qu'il y a la femme si je suis homme, et l'homme si je suis femme, l'autre qui avec sa différence est lui aussi, ou elle aussi, image de Dieu. Dieu est bien plus que ses images. Et il y a plus que moi pour représenter Dieu. Je suis image de Dieu, mais il y a chez l'autre quelque chose que je n'ai pas, ou que je ne suis pas et qui pourtant chez l'autre, chez la personne de l'autre sexe, fait partie de l'image de Dieu. De ce point de vue, le désir de former un couple avec une personne du même sexe exprime la négation de cette altérité fondamentale entre homme et femme et manifeste la prétention à se suffire de ce que l'on est soi-même en tant qu'homme ou femme, comme si on était à soi tout seul tout le genre humain. Ce qui se revendique de nos jours comme un droit à la différence n'est en réalité qu'un rejet de l'altérité humaine fondamentale, et une prétention à une autosuffisance sans l'autre sexe. Or ce rejet de l'altérité dans le couple est un symptôme d'un autre rejet, du rejet d'une autre altérité : le rejet de Dieu qui est autre que l'être humain. Cela relève d'une prétention à se suffire à soi-même en se passant de Dieu. C'est encore là une forme d'idolâtrie.

Ce que nous avons dit de la différence entre homme et femme est vrai, certes à bien moindre degré, de la différence entre chaque être humain, car chaque individu humain est différent à certains égards de tous les autres. La différence entre masculinité et féminité demeure cependant la différence la plus fondamentale au sein de l'humanité. Donc, je ressemble à Dieu par certains aspects. Mais la personne de l'autre sexe aussi, et elle ressemble à Dieu par ce qui la rend différente de moi. Je n'ai pas le monopole de l'image de Dieu. Je ne suis pas tout ce que l'image de Dieu peut être. Je ne représente pas tout ce qu'un humain peut représenter de Dieu.

C'est pourquoi être image de Dieu ne doit pas nous conduire au nombrilisme, ou à l'auto-adoration. Cela doit au contraire nous tourner vers autrui, vers l'autre qui, comme moi, est image de Dieu, mais en même temps l'est différemment de moi. Je ne peux pas me contenter de me servir moi. Car chaque image de Dieu a quelque chose que n'ont pas les autres. Je n'aurai donc jamais fini de servir Dieu en servant mes prochains. Chacun de mes prochains est image de Dieu à part entière, mais aussi image de Dieu différente des autres. Chacun de mes prochains est donc digne de mon intérêt, de mon service, digne pour lui-même, parce qu'il a en lui quelque trait qu'il possède en propre et qui le rend image de Dieu.

L'individualité, et donc la différence par rapport à d'autres individus, contribue à l'image de Dieu en chaque être humain. Et elle permet la relation entre les êtres humains. En cela aussi, l'être humain est image de Dieu. Car Dieu est un être de relations. Au sein de la Trinité, il s'entretient, de toute éternité, des relations personnelles vivantes, entre le Père et le Fils, entre le Père et l'Esprit, entre le Fils et l'Esprit. L'être humain image de Dieu est lui aussi un être de relations personnelles. Il n'est pas bon qu'il soit seul. Il a besoin des autres. Fabriquer une statue pour se prosterner devant elle, c'est nier ce caractère de l'être humain. Car on n'a pas de relation sociale avec une statue. En fait, l'idole fait obstacle entre le Dieu vivant et l'adorateur. La statue fait aussi obstacle entre l'adorateur et ses prochains. Elle le coupe des autres. Car les formules que le païen répète mécaniquement devant la statue ne sont pas plus un moyen d'entrer en relation avec les

autres qu'avec la statue, même si les autres répètent à côté les mêmes formules. Car avec ces formules, on ne communique pas vraiment.

Au contraire, le culte que nous rendons au Seigneur peut avoir une véritable dimension communautaire. Lorsque plusieurs êtres, porteurs de l'image de Dieu, différents les uns des autres, s'unissent pour apporter un culte au Seigneur, s'accordent pour lui adresser leur prière. S'accorder suppose que l'on réfléchisse à ce que l'on dit pour que l'autre, pour que les frères et sœurs en la foi puissent dire « amen ». S'accorder, cela suppose que j'écoute ce que l'autre dit dans sa prière, que je réfléchisse à ce qu'il dit et que j'y souscrive personnellement en disant « amen ».

Nos « amen » aux prières des autres viennent-ils mécaniquement ? Ou est-ce une manière de dire : « Ouf, il a fini sa prière ! » Nos « amen » sont-ils des automatismes, ou expriment-ils un accord véritable parce que mon intelligence était active et en prière avec mon frère ou ma sœur ? Lorsque nous disons « amen », avons-nous bien écouté et réfléchi à la prière à laquelle nous ajoutons notre amen ? Est-ce que je suis véritablement avec autrui lorsque je participe au culte ? S'accorder implique d'entrer en relation.

S'accorder pour rendre un culte avec autrui, ce n'est pas réellement possible lorsque je viens au culte avec une dent contre un frère ou dans un esprit de critique. Et si je viens au culte avec une dent contre un frère ou une sœur, c'est peut-être là l'indice que j'adore Dieu comme une idole. Car comment puis-je être en communion avec Dieu que je ne vois pas, si je ne suis pas en communion avec l'image de Dieu que je vois et qui rend un culte à Dieu à mes côtés ? Et lorsque je prends la cène, est-ce vraiment l'expression non seulement de ma communion avec Dieu, mais aussi de ma communion avec mes frères et sœurs qui la prennent avec moi ?

Ouvrons une autre piste. Donc, si le deuxième commandement interdit la fabrication de représentation de Dieu, c'est parce que nous sommes nous-mêmes images de Dieu. D'où la question : quelle image de Dieu présentons-nous ? Il est plus facile de se fabriquer une statue que d'être, au plein sens du terme, image de Dieu. Adam et Ève ont voulu être comme des dieux. Mais à vouloir être comme des dieux, ils ont fait la bête. Ils ont voulu être plus qu'une image, dérivée de l'original. Ils ont voulu être comme l'original, être comme des dieux. Et ils n'ont abouti qu'à dégrader l'image. Alors que l'homme retourne à la poussière, c'est bien là l'image abimée. Et lorsque l'homme, dans son comportement, ne reflète plus les perfections de Dieu, c'est bien là l'image défigurée.

Mais Christ est venu restaurer en nous l'image de Dieu, en nous donnant le Saint-Esprit. Alors sommes-nous, aux yeux du monde, des images fidèles, représentant véritablement leur Créateur ? Reflétons-nous les perfections de Dieu, sa bonté, son amour, sa justice, sa vérité, etc. ? Il ne s'agit pas tant pour nous de nous fabriquer une idole que d'être image de Dieu dans toute notre vie, dans notre pensée, dans nos paroles et dans nos comportements. Il ne s'agit pas pour nous de rendre à Dieu un culte fastueux, de produire de la piété spectacle pour attirer les regards des gens, mais d'être le reflet des perfections de Dieu. Il est tentant de chercher à paraître aux yeux des gens de l'extérieur. Mais nous sommes appelés à être, à être des reflets des caractères de Dieu.

Le deuxième commandement reçoit une justification en ces termes : *Car moi, je suis le Seigneur ton Dieu, un Dieu qui tient à une relation exclusive avec toi...* C'est ici la raison théologique qui fonde le commandement.

*Je suis le seigneur ton Dieu* : ces mots renvoient à l'alliance par laquelle Yahvé est devenu le Dieu d'Israël et Israël est devenu son peuple. J'ai indiqué lorsque nous avons considéré le prologue au décalogue que Dieu avait conclu alliance avec Israël sur le

modèle des alliances entre suzerain et vassal du Proche-Orient ancien. Or dans le Proche-Orient ancien, la relation d'alliance était exclusive dans ce sens que le vassal devait fidélité et loyauté exclusives à son suzerain. Il devait servir son suzerain et lui seul. De même, la relation avec Dieu est une relation exclusive. Telle est la portée de cette expression traditionnellement traduite par : *je suis un Dieu jaloux*.

Dieu veut être adoré et servi comme le seul Dieu de son peuple. Il ne tolère pas d'idole, pas de rival ; il est un Dieu exclusif. Pourquoi ? Tout simplement parce que lui seul est Dieu. Mais aussi parce qu'il aime son peuple. Imaginez un mari à qui il importerait peu que sa femme le trompe avec un autre homme. Peut-on dire que ce mari aime réellement son épouse ? S'il aime sa femme, il tient à cette relation exclusive qui caractérise normalement le mariage. Il en est de même pour Dieu avec son peuple. Dieu aime son peuple. Il veut donc que soit préservée et protégée cette relation exclusive entre lui et son peuple.

Dieu non seulement n'admet pas que son peuple adopte d'autres divinités, mais il n'admet pas d'être servi comme une idole, ou qu'on lui rende un culte comme à une idole. Il veut être adoré pour ce qu'il est, comme le Seigneur, un Dieu vivant et personnel qui veut vivre une relation personnelle avec les membres de son peuple. Au fond, l'adorer comme une idole, ce n'est pas l'adorer, lui. Cela revient à adorer un autre dieu, un faux dieu sous son nom à lui. Yahvé n'est pas n'importe quel dieu. Il est le Seigneur, qui a conclu alliance avec son peuple. C'est en tant que tel qu'il veut être servi et adoré : non pas par un culte de pures formes comme on en rend devant une statue de bois, de pierre ou de métal, mais adoré dans le cadre d'une relation personnelle vivante avec lui, cette relation qu'il a établie par l'alliance. Il veut aussi être servi par une vie vécue en conformité avec l'alliance, avec les lois de l'alliance. C'est par toute notre vie, par notre vie quotidienne ordinaire que Dieu veut être servi. Parce qu'il est le Seigneur.

Les traités d'alliance du Proche-Orient ancien contenaient une liste de sanctions au cas où le vassal se montrerait infidèle à son suzerain. Dans le traité d'alliance de Dieu avec son peuple, il en est de même. L'infidélité au Seigneur crée une situation anormale, comparable à un adultère. Elle appelle des sanctions. L'infidélité est un affront à la personne du Seigneur, tout comme l'adultère fait affront au conjoint. L'infidélité porte atteinte à la seigneurie de Dieu. Elle appelle un châtement. Dieu serait-il respectable s'il n'administrerait pas un châtement en cas d'infidélité ? Il apparaîtrait plutôt comme un bon dieu faiblard, à la merci du bon vouloir humain. Il ne serait pas digne de notre respect, de notre adoration, de notre amour. Dieu châtie donc l'infidèle.

La formule surprend, elle peut paraître injuste : châtier la faute des pères sur les fils jusqu'à trois, voire quatre générations. Mais le propos vise à mettre en garde contre une réalité. Des parents qui pratiquent le mal l'enseignent en même temps à leurs enfants par leur exemple. Et bien souvent, la génération suivante va plus loin que la précédente dans le mal. Pour faire le mal, les parents vont transgresser certaines limites. Mais seulement jusqu'à un certain point. Pour les enfants, les limites transgressées par les parents n'apparaîtront plus comme des limites puisqu'ils ont l'habitude de les voir dépassées par leurs parents. Et donc, pour faire le mal, la génération suivante va transgresser des limites que les parents n'auront pas osé transgresser. Et de générations en génération, on va ainsi aller toujours plus loin dans le mal, en transgressant de nouvelles limites. Le châtement des parents consiste alors à voir leurs enfants transgresser des limites qu'eux-mêmes se sont abstenus de transgresser, de les voir s'enfoncer plus avant qu'eux dans le mal. Ainsi, chaque génération construit l'avenir pour la suivante, donnant une orientation pour le mal ou pour le bien. Nous ne sommes pas responsables pour nous tout seuls de la manière dont nous vivons. Nous sommes aussi responsables pour nos enfants et les générations qui

suivront. Elles marcheront sur les voies que nous leur ouvrirons. Exemple : 1 R 16.25, 30. Et on le constate aussi pour l'ensemble du peuple d'Israël lorsqu'on considère son histoire. On le constate aussi pour la société qui nous entoure...

Ce peuple s'est enfoncé progressivement, toujours plus avant dans le mal. Et un jour, il a franchi un point de non retour de sorte que le jugement est devenu inéluctable. Cela ne s'est pas fait en un jour, ni en une génération. Cela a pris plusieurs générations. Mais au bout du processus qui a duré plusieurs siècles, une génération a dû payer plus particulièrement, parce que le mal avait atteint son comble. C'était là l'aboutissement de plusieurs générations. Une génération prépare la voie à la suivante. Lorsqu'une génération fait le mal, bien souvent, la suivante va encore plus loin sur cette voie. Ce n'est pas automatique et une génération peut rompre la chaîne, se démarquer de la précédente. On a à cet égard l'exemple du roi Ézéchias. Il n'y a donc pas de fatalité : chaque génération est responsable d'abord pour elle-même. Notez bien que le texte dit : trois voire quatre générations de ceux qui me haïssent. Autrement dit, la génération qui paie ne paie pas sans porter sa propre part de responsabilité. Aussi, à ses contemporains qui se plaignaient de ce que le jugement allait fondre sur eux en conséquence des fautes des générations passées, le prophète Jérémie soulignait que cette génération-là avait mérité le jugement qui devait fondre sur elle, parce qu'elle n'avait pas rompu avec la ligne de conduite coupable de ses devanciers mais qu'elle s'était elle aussi enfoncée dans le mal.

Chaque génération prépare la voie à la suivante. Quel avenir préparons-nous à ceux qui nous suivront ? En particulier, si notre culte se réduit à un culte formaliste au lieu d'une relation personnelle vivante avec le Seigneur, une relation vécue dans la vie de tous les jours, nous risquons de détourner nos enfants du Dieu vivant et vrai. Amos évoque les enfants, les jeunes d'Israël, blasés. Ils ont rejeté les pratiques de leurs parents mais n'ont rien à mettre à la place. Ils ont perdu le sens des valeurs. Ils errent, sans fondement pour leur vie, sans but pour leur vie, sans sens. Amos 8.12-13. La génération précédente a détruit la vérité, la foi. Elle en a privé des jeunes qui perdent le sens des réalités, des valeurs, du bien et du mal, et qui ne savent plus où se tourner.

Mais ensuite, notre texte fait ressortir l'amour et la grâce de Dieu. Le millier de générations fait contraste avec les trois ou quatre. Le Seigneur révèle ainsi que son désir est de bénir et non pas de châtier. Il aime son peuple et reporte son amour de génération en génération. Mais il y a une condition. En retour, il attend notre amour et notre obéissance à sa volonté. Il n'a que faire d'un culte formaliste. Dieu n'est pas une idole. Il est différent des idoles. Il est le Dieu vivant et vrai. Il est le Dieu libérateur de son peuple. Ce qu'il veut, c'est notre confiance, notre amour et notre obéissance.